

*H-France Review* Vol. 12 (January 2012), No. 3

Vincent Debaene, *L'Adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature*. Paris : Gallimard, Bibliothèque des sciences humaines, 2010. 521 pp. Notes; bibliographie. 25€ (pb). ISBN 978-2-07-078111-9.

Compte-rendu par Arnauld Chandivert, CERCE, université Paul-Valéry – Montpellier III.

Consacré à l'examen des rapports entre ethnologie et littérature durant le XX<sup>e</sup> siècle, l'ouvrage de Vincent Debaene est issu de la thèse de doctorat en littérature française soutenue par l'auteur en 2004. Il part d'un constat : la publication par nombre d'ethnologues, non seulement d'ouvrages scientifiques, mais aussi d'un « deuxième livre » à dimension plus littéraire. Ce point de départ permet de s'attacher à cerner les relations entre pratiques scientifiques et littéraires durant deux périodes : l'entre-deux-guerres, et plus spécialement les années 1930, et l'intervalle 1950-1970.

Le livre est divisé en trois parties équilibrées, la première étant un peu plus importante, en nombre de pages certes, mais aussi parce que Vincent Debaene y développe les points centraux de son argumentaire et traite de la période qui est finalement au cœur de celui-ci, les années 1930. L'économie générale de l'ouvrage est construite sur une symétrie entre la première et la troisième partie, entre lesquelles s'intercale une seconde consacrée à l'analyse de la distance prise par les ethnographes avec le genre des récits de voyage et à la présentation fouillée de trois « deuxièmes livres », *Les Flambeurs d'hommes* de Marcel Griaule, *L'Afrique fantôme* de Michel Leiris et *Tristes tropiques* de Claude Lévi-Strauss. Cette symétrie entre première et dernière parties opère à deux niveaux : elle conduit tout d'abord d'un examen du « désir de littérature » persistant « malgré les dénégations » chez les ethnologues au « désir de connaissance de l'homme » qui, lui aussi, « persiste sourdement chez les écrivains tout au long du siècle » (p. 40). À un niveau plus épistémologique, elle oppose aussi le mouvement de dépossession de la littérature par la science entamé à la charnière des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles comme le refus de la rhétorique chez la première génération des ethnologues professionnels à la réintégration de la littérature comme voie de connaissance de l'homme dans les années 1970, avec un auteur comme Roland Barthes par exemple.[1]

L'ensemble permet de développer une thèse originale et pertinente, le sujet choisi étant novateur, même si certains points ont déjà été abordés dans des travaux antérieurs (à l'image des liens entre ethnologues et mouvement surréaliste pour n'en citer qu'un). Les analyses proposées par l'auteur, toujours élégantes, sont appuyées sur une bibliographie conséquente et servie par un style clair et de très bonne tenue. Sur le plan de la forme et au vu de la multiplicité des éléments traités, on ne peut que regretter l'absence d'un index, permettant un repérage plus aisé au sein de l'ouvrage. C'eût été un supplément bienvenu pour un travail vraiment intéressant accueilli dans une collection renommée.

Si, de manière globale, le livre aborde les rapports entre ethnologie et littérature, le cœur de l'argumentaire est constitué par la question des deux livres de l'ethnologue, l'un scientifique, l'autre plus littéraire. Pour autant, dans la première partie de l'ouvrage, ce cœur sert avant tout de point de départ à une analyse plus générale des modalités de définition de l'objet et de la méthode ethnographique au sein de l'ethnologie des années 1930. Celles-ci comportent une tension : entre la nécessité du document et ses insuffisances, dès lors qu'il ne permet pas de « faire sentir des façons de sentir » (p. 170), et de cette tension en découle une autre, entre science et littérature, dès lors que l'usage de cette dernière

permettra, seule, de restituer l'atmosphère vécue, ressentie par l'ethnographe sur le terrain. D'où la nécessité d'un deuxième livre, s'écartant des canons positivistes et permettant l'évocation de cette atmosphère.

Cette ligne analytique s'appuie notamment sur la prise en compte du mouvement de spécialisation et de professionnalisation de l'ethnologie entamé dans la seconde partie des années 1920. Cet accent porté sur les processus d'autonomisation disciplinaire perceptibles à cette période laisse néanmoins de côté d'autres aspects des dynamiques alors propres aux sciences sociales, et notamment les réseaux d'interrelations et de proximités qui, au-delà des ancrages dans tel ou tel domaine, reliait l'ethnologie à la préhistoire, aux travaux des folkloristes ou des géographes comme des historiens. Or, dans l'entre-deux-guerres, l'ethnologie n'est pas la seule à être confrontée aux tensions entre littérature et science, redoublées par la nécessité d'évoquer d'inaccessibles atmosphères.

C'est particulièrement le cas pour la préhistoire, ou les manques propres aux documents-vestiges alors découverts conduisent à mobiliser les données ethnographiques d'un côté (par l'usage de la méthode du comparatisme ethnographique, dans le cadre des théories de la magie de la chasse par exemple) et débouchent aussi sur une tentation littéraire de restitution de mondes perdus—de telles œuvres sont alors monnaie courante.[2] Sur des terrains métropolitains, géographes et folkloristes s'inscrivent, eux, dans une autre configuration, exigeant une rapide approche en termes d'histoire sociale. Déployant leur activité vers des objets dont la prise en charge était déjà opérée par les milieux sociaux et savants impliqués dans la nébuleuse régionaliste, ils se devaient d'assurer leur distinction, celle d'une approche présentée comme réellement scientifique, contre l'amateurisme des bourgeois de province pour le dire en quelques mots—mais tout en maintenant certains liens avec un vivier au sein duquel on pourrait sélectionner certains collaborateurs subalternes. Associant fréquemment recherches sur les mœurs locales et écriture régionaliste, ces « savants de province » tendaient alors à célébrer l'âme de leur petite patrie, célébration dont les géographes vidaliens, les historiens des *Annales* et les folkloristes post-durkheimiens entendaient se dégager, au prix de la manipulation de l'ambigu concept des « genres de vie » notamment, et sans produire de « deuxième livre »—puisqu'il s'agissait précisément de se distinguer des pratiques polygraphiques de ceux qu'ils renvoyaient au rang d'amateurs.[3]

Sans pousser plus avant ce développement, j'entends suggérer par là que l'ethnologie relevait alors d'une configuration spécifique inscrite dans une problématique plus générale au sein des sciences sociales. En ce sens, les analyses développées par Vincent Debaene sont peut-être susceptibles de perdre le caractère « essentiel » (au sens philosophique de caractère propre et nécessaire à une chose) qu'elles prennent en étant limitées au domaine, certes exemplaire, de la discipline ethnologique naissante. Plus qu'une critique, il s'agit ici de profiter des perspectives ouvertes par l'ouvrage pour inviter à en généraliser les champs d'application, mais en déployant une approche historique à la fois sociale et contextualisée, associée à une perspective d'histoire épistémologique des théories, objets, méthodes et pratiques d'écriture qui caractérise de mon point de vue la démarche de l'auteur. Cette approche permettrait notamment de développer un compte-rendu plus large de la naissance de l'ethnologie (premier chapitre de l'ouvrage), prenant en considération d'autres tendances disciplinaires développées dans l'entre-deux-guerres du côté de l'École d'anthropologie, de l'Institut international d'anthropologie ou de la Société d'ethnographie de Paris par exemple.[4]

La seconde partie de l'ouvrage se centre sur trois livres spécifiques, en partant d'une posture formulée en introduction qui conduit à « ne pas considérer l'opposition entre sciences sociales et littérature comme un donné » (p. 21) et permet de cerner le rôle que « des pratiques d'écriture singulières peuvent parfois jouer dans la construction d'un discours de savoir » (p. 40). Après un premier chapitre consacré aux récits de voyage et à l'adieu que lui adressent les ethnologues, pratique de distinction finalement caractéristique de ce genre, Vincent Debaene nous entraîne donc au cœur des *Flambeurs d'hommes*, de *L'Afrique fantôme* et de *Tristes tropiques*. Le choix est judicieux car il permet d'élargir l'éventail des productions « littéraires » des ethnologues, dès lors que les deux derniers ne constituent pas des exemples paradigmatiques du schéma dégagé par l'auteur en première partie, relatif aux tensions entre

document et évocation. Dans ses analyses, Vincent Debaene entend donc mettre en avant « l'articulation problématique *médiate mais non illusoire*, entre expérience et savoir » (p. 235). Cette articulation est particulièrement bien soulignée dans le traitement des écrits de Leiris et plus encore de Lévi-Strauss. Pour ce dernier, l'auteur souligne dans de pertinentes analyses combien certains éléments présents dans *Tristes tropiques* s'articulent à une « mise au jour [d'une] logique des qualités sensibles » (p. 342) et de leur ordonnancement, développée par la suite dans *La Pensée sauvage* (1962). Cette perspective permet ainsi d'aller plus loin que le simple lien, évoqué par Lévi-Strauss lui-même dans la préface de cet ouvrage, avec *Le Totémisme aujourd'hui*, paru lui aussi en 1962.

De par la spécificité des cas traités dans cette partie au sein d'un corpus plus large, et en tenant compte du postulat de départ retenu par l'auteur, consistant à ne pas établir *a priori* littérature et ethnologie comme deux mondes séparés dont il faudrait cerner l'interconnexion, on serait tenté de se demander s'il est possible d'envisager une typologie de ces « deuxièmes livres », voire même des écrits ethnologiques de manière plus générale, en les positionnant par rapport aux « axes de tension » mis à jour (entre science et littérature, document et évocation principalement). Cette typologie conduirait-elle alors à la représentation d'une structure polarisée ou plutôt à l'établissement d'un continuum? Au vu des matériaux mobilisés, il semblerait que les deux lectures puissent être retenues : polarisation relative aux « querelles de propriétés » (chapitre onze) opposant sciences et littérature pour l'accès à la connaissance de l'homme ; éventail finalement assez large des pratiques d'écritures « extrascientifiques » des ethnologues, *Les Flambeurs d'hommes* n'ayant, par exemple, que peu de choses en commun avec *Tristes tropiques*.

La troisième partie inverse, comme mentionné ci-dessus, le point de vue de la première, en s'attachant plus directement aux rapports de la littérature avec l'ethnologie, et renoue avec la perspective historique, en traitant de la période 1950-1970. Malgré les éléments pertinents sur lesquels s'appuie l'auteur, cette ligne historique apparaît moins aboutie que celle développée en première partie. Non pas qu'il s'agisse d'interroger les bornes temporelles retenues : absence de traitement de la période de la Seconde Guerre mondiale et justification des années 1970 comme *terminus ad quem*. Le premier point n'a peut-être pas eu de répercussion majeure sur le sujet traité et le second me semble plutôt légitime puisque les années 1970 sont une charnière, avant que se développent réellement outre-Atlantique les critiques sur l'autorité du texte ethnologique. Mais Vincent Debaene le note lui-même, plutôt qu'une histoire fouillée de la période, il s'agissait plutôt de se focaliser « sur quelques moments ou quelques objets révélateurs » permettant « de montrer, au moins sommairement, comment les lignes de partages se sont déplacées et comment la géographie des discours s'est modifiée » (p. 420). Le principal de ces déplacements tient selon l'auteur à la fin du paradigme documentaire, « dès lors que l'anthropologie admet qu'elle doit construire des objets théoriques et non décrire des objets réels » (p. 422)—bien qu'il me semble que le principe de description des cultures reste actif au sein de la discipline, même s'il est généralement subsumé sous une problématique directrice. Ainsi, les liens entre ethnologie et littérature perdaient leur caractère central, et se trouvaient aussi reconfigurés et politisés par l'émergence des questions relatives à la situation coloniale. Au terme d'une démonstration d'ensemble dont la cohérence interne se trouve mise en relief, Vincent Debaene consacre finalement quelques pages à Roland Barthes et aux positions qu'il développe, refusant l'apparente neutralité du texte scientifique et plaidant en faveur d'une (ré)intégration de la science dans l'écriture. La boucle est bouclée, comme elle s'ouvre vers les débats qui prendront corps autour de *Writing Culture*.<sup>[5]</sup>

Le travail de Vincent Debaene est donc d'un intérêt évident, y compris pour ceux (c'est mon cas) qui ne sont en rien spécialistes du champ thématique dans lequel il s'inscrit. Seule demeure à mon sens la question du statut de l'histoire au sein de l'ouvrage. Bien sûr l'auteur s'appuie sur de très nombreux matériaux historiques. Mais sans les agencer réellement en vue d'établir une histoire contextualisée, sociale, économique, politique et institutionnelle à la fois, dans une lignée « annaliste ». Sans y voir nécessairement une critique, on pourrait dire qu'il en fait un usage lévi-straussien, sélectionnant des séquences, insistant sur des processus de transformation de structures de sens aboutissant à des

symétries inversées. Mais au-delà de cette suggestion peu assurée, il ne reste qu'une chose à rappeler : cette histoire est à lire.

## NOTES

[1] Cette seconde symétrie est traitée en elle-même dans la troisième partie. Cependant, les rapports entre la première et cette troisième partie sont organisés sur un mode similaire.

[2] En effet, la reconnaissance de l'art pariétal notamment va donner lieu à la conception de théories faisant de ces peintures des supports de rites magiques, positions appuyées en utilisant les données ethnographiques alors disponibles, principalement sur les Aborigènes d'Australie. Parallèlement, de nombreux préhistoriens recourront à des « deuxièmes livres » et à des romans pour évoquer de manière plus vivante les temps primitifs—et ce presque depuis les débuts de la discipline, avec l'ouvrage d'Adrien Arcelin, *Solutré ou les chasseurs de rennes de la France centrale* (Paris : Hachette, 1872).

[3] Sur ce dernier point, voir notamment Anne-Marie Thiesse, *Écrire la France. Le mouvement régionaliste de langue française entre la Belle Époque et la Libération* (Paris : Gallimard, 1991), spécialement p. 236.

[4] Il est évident que Vincent Debaene connaît ces autres tendances. Mais il est aussi évident que, dans l'entre-deux-guerres, les définitions disciplinaires sont encore des enjeux de luttes. Et en 1931 par exemple, la Société d'ethnographie et l'Institut international d'anthropologie organisent un grand congrès international et sont chargés de la réalisation de la section consacrés à l'ethnographie, l'anthropologie et la préhistoire au sein de l'Exposition coloniale—il ne s'agit donc pas d'éléments que l'on pourrait qualifier de mineurs.

[5] James Clifford and George E. Marcus, eds., *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography* (Berkeley: University of California Press, 1986).

Arnauld Chandivert  
CERCE, université Paul-Valéry – Montpellier III  
arnauld.chandivert@univ-montp3.fr

Copyright © 2011 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and its location on the H-France website. No republication or distribution by print media will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the [Editor-in-Chief of H-France](#).

ISSN 1553-9172